

Le pélerinage interdit [fin]

Autor(en): **Portal, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le pèlerinage interdit

(Nouvelle)

Suite et fin.

La vie passa sur mon coeur endolori, tantôt lourde, tantôt légère . . . près de quarante années de labeur, de voyages, d'espoirs, de tristesses et d'amours éphémères . . . Toute une vie d'homme, avec ses lumières et ses ombres, sa chaleur et ses glaces . . . puis à pas feutrés, la vieillesse était arrivée . . . rides, cheveux gris, disgrâces inéluctables . . . Et, tandis que la pluie battait à mes carreaux, voilà que je venais de rouvrir le paquet oublié dans ce tiroir depuis si longtemps.

Brusquement ma jeunesse se dressait devant moi, ressuscitée . . . Alors le souvenir de Gilbert m'obséda. Qu'était-il devenu? Il me fallait le savoir. Vivait-il encore, seulement, le pauvre ami? . . .

J'écrivais à la mairie de Ryenns, prétextant des affaires de famille.

Il me fut répondu que Gilbert s'était marié en 1919, puis qu'il avait divorcé à Paris en 1948.

Divorcé? Il n'avait donc pas été heureux? . . .

Le greffier de la Chambre qui avait prononcé le divorce, et à qui je m'étais adressé, me laissa sans réponse. Mais je ne m'avouai pas vaincu. —

Un excellent ami que j'avais à Versailles voulut bien se charger sur place, des démarches et s'adressa alors au service des recherches dans l'intérêt des familles, service officiel d'Etat.

Je m'armai de patience.

Les mois passèrent.

Enfin, une lettre me parvint:

Mon cher ami,

Votre Gilbert est retrouvé, mais j'éprouve un grand chagrin à vous dire que, lorsqu'on prononça votre nom, il déclara n'avoir jamais connu de Georges Portal . . . Vous en serez certainement très affecté. Il y a cependant encore un espoir pour vous. L'adresse ne peut vous être communiquée sans l'assentiment de l'intéressé, mais l'administration consent à lui faire parvenir une lettre de vous.

Ainsi, Gilbert me reniait! Pourquoi? . . . Oui, pourquoi cette rancune après tant d'années qui auraient dû amener l'apaisement . . .

Naturellement, risquant le tout pour le tout, j'écrivis.

Mon cher vieil ami Gilbert,

Depuis des mois, je tente l'impossible pour te retrouver et c'est avec une très profonde émotion que je t'envoie ces lignes. Quand on t'a interrogé de la part de l'administration des recherches familiales à laquelle je m'étais adressé en dernier recours, il paraît que tu as répondu: «Je ne connais pas Monsieur Portal!» Comme tu as été dur! Il est impossible que tu m'aies oublié. Les souvenirs de jeunesse sont indélébiles et font partie du patrimoine de nos âmes. Que peux-tu craindre d'un vieillard de soixante-huit ans, qui n'est guidé que par sa fidèle affection pour toi? Je conçois que tu t'étonnes de ce tardif retour. Mais ce que tu ignores, c'est qu'en 1921 déjà, j'avais cherché à retrouver ta trace. Vainement, car tu avais quitté Garandes pour une destination inconnue. Tu vois: il y a plus de trente ans que mon coeur t'est revenu. La vie a passé sur nous. Elle nous a réservé des joies et des peines que nous n'avons pas pu partager. Je t'en supplie, lis-moi avec ton coeur et aie

confiance en moi. Ce n'est pas pour prendre une place quelconque dans ton existence, que je t'écris, tu peux me croire. Tout est beaucoup plus simple. Je ne veux pas mourir sans savoir si tu as été heureux, si ta vie a été ce que tu méritais. Car tu étais un brave et loyal garçon et tu dois être devenu un honnête homme, qui peut, j'en suis sûr, regarder son passé avec le sentiment du devoir accompli. Mais on peut être honnête et ne pas trouver hélas, le bonheur que l'on mérite. Je voudrais savoir quelle a été ta vie.

Je ne veux pas mourir non plus sans t'avoir demandé pardon, parce que, si nous nous sommes perdus de vue, ce fut ma faute. Je voudrais apprendre que ce fut pour ton bien. M'accorderas-tu ce pardon fraternel?

Tes lettres, que j'ai conservées, témoignent toutes d'une délicate sensibilité, d'une bonté profonde. Je me refuse à croire que tu as changé. Ne m'inflige pas la souffrance injuste que tu m'imposerais en ne me répondant pas. Accueille ma vieille amitié comme je te l'offre: très simplement.

Si tu as décidé d'être mort pour moi, je l'accepterai et respecterai ton désir. Je suis heureux de savoir que tu vis encore. Tu ne peux pas m'empêcher de penser à toi et de souhaiter jusqu'à mon dernier jour ton bonheur. Dire que j'en suis réduit à te chercher comme un aveugle, sans même savoir où tu es!

La vie se réécrit devant nous. Tu as atteint la soixantaine en novembre dernier, je crois. Il faut sauver le meilleur de nous. Ne crains rien. Jamais je ne me permettrai de venir te voir sans ton autorisation. Du reste, j'aurais une trop grande émotion en te revoyant et il serait plus sage peut-être de ne bâtir notre future amitié que sur des lettres.

Je vais attendre avec une grande anxiété ta réponse, que je veux encore espérer. Je suis un vieux bonhomme, mon cher Gilbert . . . un vieux bonhomme qui te serre la main très affectueusement.

Georges.

P.S. Je joins à ces lignes un fragment du papier à lettres rouge-groseille sur lequel tu m'écrivais en 1916. Tu les reconnâtras . . . Cela ne t'émeut-il pas? . . .

Quinze jours passèrent.

Enfin, un matin, une lettre arriva. Je reconnus du premier coup l'écriture de Gilbert. Elle n'avait pas changé et je pouvais me croire revenu quarante ans en arrière.

Cher ami Georges,

Je t'écris ces quelques mots pour te rassurer. Non, je ne t'avais pas oublié, mais lorsqu'on m'a posé la question si je voulais donner mon adresse, je redoutai pour ma tranquillité de recevoir des lettres très enflammées, car vois-tu, je vis avec une femme qui m'adore et me gâte beaucoup. Je t'expliquerai tout dans une autre lettre. Celle-ci n'est que pour me disculper un peu et je l'écris à l'insu de ma femme, qui avait lu ta lettre remplie de tant d'amitié, qu'elle a compris que quelque chose s'était passé entre nous deux autrefois. Alors elle m'a posé des questions qui m'ont embarrassé. Il m'a fallu mentir . . . Je te donne une adresse où tu pourras m'écrire des choses plus secrètes. Tu vas recevoir ma réponse officielle, que j'écrirai chez moi en te donnant l'adresse de mon domicile.

Ah! non, je ne t'ai pas oublié et moi aussi, j'ai pensé à toi lorsque

je me suis trouvé dans la misère et la peine . . . Mais je n'ose plus songer à ce passé, car à présent je suis un petit vieux. Toi, tu ne dois pas être un vieillard comme tu me le dis. Je ne te crois pas. Tu étais si bien . . .

Gilbert terminait ce petit billet d'écolier pris en faute, en me donnant l'adresse de son atelier.

Quelques jours plus tard, la lettre « officielle » me parvenait, bien différente de ton :

Mon vieil ami,

Je réponds à ta lettre, qui m'a bien étonné, car j'étais loin de me douter que j'avais fait naître des sentiments si vivaces, étant si lointains. Moi j'avais oublié vraiment même ton nom . . . Ce n'est que quelques jours après, qu'il m'est revenu en mémoire.

Sous le regard de sa femme, mon vieux Gilbert me mentait par nécessité.

Je lui écrivis également une lettre « officielle » mesurée et prudente, mais c'est en cachette que notre véritable correspondance se renoua.

Mon cher Gilbert,

Merci de tout mon coeur pour la joie que tu me donnes! Je ne doutais pas de toi, mais quarante années pouvaient tout de même avoir eu une grande influence. Si je ne m'étais pas expliqué avec clarté, tout pouvait échouer au dernier moment. Sais-tu que ton écriture n'a pas changé? . . . Dès que je l'ai revue, il m'a semblé que j'avais sauvé une belle partie de ma jeunesse.

Il va falloir maintenant procéder avec méthode. Nous avons tant de choses à nous dire! Or, surtout, je ne veux pas jeter un trouble quelconque dans ta vie. Tel n'a jamais été mon dessein. Ta tranquillité m'est chère et je ne ferai rien pour la compromettre. Mais j'ai le sentiment qu'il te sera doux aussi, au déclin de ton existence, de retrouver un vieux confident très affectueux et très tendre, qui représente pour toi une merveilleuse époque lointaine . . .

Ah! si j'avais pu te retrouver en 1921, quand je t'ai tant cherché, tu m'aurais retrouvé aussi passionné, aussi désespérément passionné qu'en 1915! Le destin ne l'a pas voulu et sans doute a-t-il eu raison, car tu étais marié et je risquais de jeter un drame dans ta vie. Tandis qu'aujourd'hui, tout est pur, tout est calme et, bien que tu aies raison de recevoir mes lettres en secret — car les femmes ont parfois des jalousies rétrospectives inexplicables — ton bonheur, ta sécurité ne courent aucun danger.

Ne te plains pas: grâce à moi, tu vas redevenir un jeune homme qui cache à sa mère les lettres de sa première maîtresse!

J'attends avec impatience les lignes que tu m'as annoncées.

Mais comme tu es demeuré enfant, mon cher Gilbert! Tu me dis que je ne dois pas être un vieillard! . . . Songe que j'ai soixante-huit ans! Je suis un vieux comme toi . . . Acceptons la vieillesse avec philosophie, gardons nos coeurs jeunes. C'est le secret du bonheur à nos âges.

D'autres lettres suivirent, écrites en contrebande et je pus connaître le triste destin de mon ancien ami.

Mon cher ami Georges,

Tu me demandes ce que je suis devenu. Lorsque tu cessas de m'écrire, j'ai eu du chagrin. La première femme qui me tomba dans les bras, je l'ai prise. J'avais besoin de tendresse et d'amitié. Je me mariaï aussi-

tôt. Puis, je partis pour Lyon, où, pendant quelques mois, je fus heureux. Mais les déboires sont venus. Ma femme me trompa. Elle retourna à Garandes et m'abandonna. C'était en 1921. Découragé, sans travail, je trouvai à m'engager comme valet de chambre à Genève. Mais je n'y restai pas, je me trouvais trop seul. Alors je rentrai à Ryens. Je pardonnai à ma femme.

Elle me quitta une deuxième fois. Alors j'ai vécu sans aucun bonheur. J'ai essayé de te retrouver en cherchant dans les annuaires. Je plaçais tous mes espoirs en toi. Mais je n'ai pas pu découvrir ton adresse. Découragé, je suis retourné à Lyon, puis allé à Paris. Le cafard m'a pris à cause de ma solitude. J'ai cessé tout travail et suis devenu clochard. Je couchais sur les bancs, ou aux terrasses des cafés, jusqu'au jour où je fus pris dans une raffle. Un inspecteur compréhensif me fit de la morale et me mit quelque argent en mains pour me faire raser, couper les cheveux et trouver une place. J'ai fini par entrer dans la Maison où je travaille encore comme mécanicien. Tu vois que ma vie fut très malheureuse.

Mais en 1939, mobilisé à l'arsenal de T. j'ai fait la connaissance d'une jeune femme qui me plaisait beaucoup. Elle travaillait avec moi. J'étais un peu son chef. Moi aussi, je lui ai plu. Elle sacrifia tout pour me suivre à la fin de la guerre. Voilà quinze ans que nous vivons heureux ensemble. Pas pécuniairement, mais par les sentiments et l'amitié qui sont nés entre nous deux. C'est ce que je cherchais pour finir nos vieux jours ensemble. Les privations nous connaissent. Jamais de théâtre, que celui des rues de Paris et des quais de la Seine. Très peu de cinéma. Faute de logement, j'ai pris une loge de concierge sur la rive gauche. Ce n'est pas brillant, mais cela nous suffit, car nous nous aimons.

Quoi te raconter de plus, je ne sais, car depuis longtemps, je n'écris jamais. Ma femme m'adore et me gâte beaucoup. J'aimerais mieux me foutre à l'eau que la décevoir.

Merci pour tes lettres. Tu évoques notre ancienne amitié, dont tu m'accables au point d'en avoir presque des regrets . . .

Je termine, car j'écris à la sauvette et cela me gêne.

Ton vieux copain Gilbert, qui t'envoie une bonne poignée de main affectueuse.

P. S. Le plus grand plaisir que tu pourrais me faire serait de m'envoyer une ou deux photos de moi, pour voir si je me reconnâtrai, car je ne possède aucune photo de jeunesse. Elles ont disparu dans la tourmente de ma vie agitée.

Ainsi, Gilbert m'avait cherché en 1921, au moment même où, trompé de mon côté, je tentais de le retrouver! Et nous étions tous deux à Paris sans le savoir! . . .

Lorsque j'achevai de lire la lettre phatétique de Gilbert, mes mains tremblaient. Dans ces mots simples: «Lorsque tu cessas de m'écrire, j'ai eu du chagrin!» quelle douleur poignante se devinait. Ces lignes me révélèrent un drame déchirant.

Ainsi, j'avais fait une victime, j'avais, dans mon inconscience juvénile, créé un malheur désormais irréparable! Pauvre ami, qui avait cru en moi! Toute la cruauté de ma jeunesse me remonta à la gorge . . .

Quelle honte!

Je lui écrivis pour lui demander pardon.

Sa réponse ne se fit pas attendre :

Cher vieil ami Georges,

Ne te fais pas de mauvais sang à mon sujet. C'est le destin qui l'a voulu ainsi. Je ne t'en veux nullement et je n'ai pas à te pardonner. Que veux-tu? . . . Nous étions loin l'un de l'autre. Surtout, ne te reproche rien. Si je n'ai pas été heureux, c'est peut-être ma faute. Je n'ai pas eu assez de courage pour regarder la vie en face. Maintenant, je crois que je tiens le bonheur et je m'y cramponne . . .

Ainsi, Gilbert n'élevait pas une plainte, ne songeait pas à récriminer. Sa bouleversante résignation ne fit qu'aggraver mes remords. Comment avais-je pu abandonner un garçon aussi pur, aussi honnête et qui m'aimait tant? Le passé me reprit et j'en perdis le sommeil. Ma conscience ne me laissa plus en repos.

De son côté, mon vieil ami avait perdu sa tranquillité. Il m'écrivit un jour :

La veille de l'acension, un Monsieur s'est présenté à la loge pour un motif futile et figure-toi que j'ai eu une émotion formidable, car j'ai cru que c'était toi et il m'a semblé qu'il avait ton regard. Je n'ai pas le temps de te dire tout ce que j'ai ressenti, mais la nuit, j'en ai rêvé . . . Le matin, j'ai trouvé ma femme en pleurs, car j'avais dit en dormant que je voulais l'abandonner pour aller dans le midi. Alors, tu vois si mon émoi était grand! A la seule pensée de te revoir un jour, je perds la tête . . .

En vérité, nous la perdions tous deux. Comme mon vieil ami, j'étais soudain saisi par une absurde exaltation. Nous jouions un jeu dangereux.

Je lui réponds :

Cher Gilbert,

Tu as beau me dire: «je suis un petit vieux» et j'ai beau me dire que c'est vrai, parce que l'âge est là et que nous n'y pouvons rien . . . je te vois toujours avec ton beau visage de jeune homme, qui est sous mes yeux, dans un cadre, sur mon bureau. Et je vois que l'illusion est pareillement demeurée en toi. Tu te refuses à me voir vieux, tu cherches à conserver l'image ancienne que tu as gardée de moi . . . Tant pis! Trompons-nous volontairement. Gardons pieusement dans nos coeurs notre jeunesse retrouvée . . .

Tes dernières lignes sont après quarante ans de silence, un merveilleux aveu de tendresse et, j'ose le dire en tremblant: un aveu d'amour. Que tu m'aies aimé très fort, il n'en faut plus douter. Et voilà que le trouble s'empare de moi brusquement, un trouble violent, indéfinissable. Je me demande si nous serions à l'abri comme je l'ai cru en nous retrouvant face à face . . . Il me semblait qu'aucun danger ne nous menaçait et je prends peur tout-à-coup. Il m'apparaît que je ne pourrais pas te revoir sans tomber dans tes bras pour t'embrasser fraternellement, mais peut-être aussi pour me donner à toi comme jadis . . . Je suis moins sûr que nous sommes à l'abri d'une tentation extraordinaire. Je ne sais plus ce que j'éprouve . . . Je perds la tête comme toi.

Volontairement, je me trompais et me laissais emporter par un vertige absurde, par une croyance en je ne sais quel miracle . . .

Coûte que coûte, il me fallait aller jusqu'au bout.

Je pris un jour le train pour Paris.

Gilbert m'avait renseigné dans une de ses lettres. Je savais qu'il sor-

tait de son travail quotidiennement à dix-sept heures trente. Je décidai de le surprendre . . .

Il faisait déjà nuit en ce soir de janvier, lorsque je parvins à l'adresse qu'il m'avait indiquée. Son atelier se trouvait au fond d'une petite cour sordide, mal éclairée, dont le sol en ciment très usé présentait des aspérités redoutables parmi de sournois affaissements.

Un faible lumière tombait d'une fenêtre du premier étage, tandis qu'un réverbère placé sur le trottoir, auprès du porche de cette vieille maison, rougeoyait sous une pluie fine et silencieuse qui s'était mise à tomber depuis un moment et s'écoulait en maigres petites rigoles sous mes pieds.

J'étais arrivé en avance pour ne pas manquer mon vieil ami.

Blotti dans une encoignure, à l'abri d'une corniche, j'attendis, très ému, la sortie de son atelier . . . J'avais froid et fermais d'une main transie le col de mon pardessus relevé.

Mon regard ne pouvait se détacher du petit escalier à rampe de fer par où les ouvriers allaient descendre.

Au travers de la porte vitrée dont les carreaux étaient très sales, je voyais aller et venir dans un halo jaunâtre, comme des ombres chinoises, les hommes encore affairés à leur besogne quotidienne . . .

Dix longues minutes passèrent ainsi.

D'un timbre grêle, la demie sonna enfin à une horloge invisible.

Mon coeur battit plus vite dans ma poitrine. Ainsi, j'allais revoir Gilbert! . . Lui ne m'attendait pas, puisqu'il ignorait mon arrivée. Quelle surprise heureuse serait la sienne!

La porte vitrée s'ouvrit. Tandis que quelqu'un fermait les volets, une dizaine d'ouvriers descendirent. Je m'avançai dans la clarté de la fenêtre pour attirer l'attention.

Un pitoyable cortège s'approchait de moi. Ces hommes, en silence, se hâtaient de regagner la rue. On les sentait pressés de rentrer chez eux, mais leurs pas trahissaient une pesante lassitude, celle de tous les humbles dont le labeur est sans joie.

Je cherchai anxieusement parmi ces visages tristes, celui de Gilbert.

Tous semblaient pareils dans leur gravité fatiguée. Très vite, ces inconnus passèrent auprès de moi comme un troupeau . . . Je reculai instinctivement pour leur faire place. J'aurai voulu prononcer tout haut le nom de Gilbert, l'appeler pour lui révéler ma présence. Je n'en eus pas la force. Quel visage aurait-il? . . . Et quel regard horrifié, en découvrant le mien? . . .

De ce maigre cortège, une lourde senteur montait et frappait mes narines, odeurs confuses de sueurs et de peine, d'huile et de cambouis . . . d'efforts obscurs et de vieillesse prématurée . . . l'odeur même de la misère.

Alors, une peur panique s'empara de moi . . . Je revis dans un éclair la jeunesse de Gilbert, la mienne, le col d'azur, le regard bleu, les baisers d'autrefois, nos ardentes prouesses amoureuses . . .

Tout à coup, mon geste m'apparut sacrilège et criminel. Si je déchirais le voile en me faisant reconnaître, je compris que je serais le meurtrier de mon passé . . .

Immobile, je regardai s'éloigner les dos voûtés de ces hommes parmi

lesquels un Gilbert vieux et déchu se trouvait . . . Un Gilbert désormais interdit à ma tendresse.

Ils disparurent.

Je restai seul.

La pluie tombait toujours, implacable. Elle submergea soudain mon coeur, gonflé comme une éponge par son chagrin. Il me sembla qu'il se vidait de tous ses rêves et que j'allais mourir . . .

Alors, en larmes, je m'enfuis dans la nuit sous l'averse glacée, comme un assassin terrorisé.

Georges Portal.

Le bel age ou l'apprenti corydon

Entretien avec André du Dognon

— André du Dognon, on attendait de vous, après les Amours Buissonnières, le Monde Inversé et l'Homme-Orchestre, que vous écriviez une éducation sentimentale qui fût un peu scandaleuse. Sommes-nous sur le point d'être contents? Et cet Académicien qui écrivait que votre scandale venait de ce que vous découvriez les moeurs admises avec l'étonnement d'un explorateur devant les Papous et les mauvaises avec un naturel déconcertant, ne se livrait-il pas à une tentative de désamorcer vos pièges et prouver que votre scandale n'existait pas?

Celui qui, seul peut-être avec Carlo Coccioli, a su donner une image globale, définitive et bouleversante de la plus authentique homosexualité, me regarde avec un étonnement bien feint et ne répond pas.

Son dernier livre, le BEL AGE, est l'histoire des servitudes qui guettent les jeunes gens. L'une, acceptée par curiosité, pousse Daniel à répondre à une annonce demandant un jeune secrétaire pour aider un écrivain qui cherche un Petit Poucet, l'autre est celle du service militaire qui l'emprisonne au milieu de camarades dont la rudesse lui paraîtrait délectable s'il n'était pas soumis, comme eux, à une dure discipline sur la terre d'Algérie. Deviendra-t-il une proie? Daniel sortira-t-il de la fosse aux hommes où il est descendu avec témérité et une pointe de sadisme? La vie aime la jeunesse avec plus de désintéressement que les hommes et c'est sa victoire, peut-être éphémère, qui clôt le livre.

Les auteurs d'âge mûr ont trop parlé des déceptions qu'ils ont eues avec de très jeunes gens pour qu'André du Dognon dont Colette disait que ses livres ne traversaient jamais entre les clous ne fût pas la réponse ironique et sensible qui s'imposait.

J'évoque devant lui les derniers événements de la Chronique parisienne imputables aux homosexuels et notamment ce singulier procès de Guy Aubrun qu'André du Dognon raconte en cinq pages extraordinaires, curieusement intitulées Requiem pour un Catcheur. Mon intention est de provoquer un de ces monologues éblouissants et comme irrépessibles qui lui échappent chaque fois que sont mis en cause les rapports que la Société entretient avec l'Homophilie:

— L'inversion en France, commence André du Dognon, a toujours eu un climat héroïque en ce sens que c'est le pays où la femme a le plus